

## Littérature québécoise

Numéro 54, décembre 1993, janvier–février 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19544ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

(1993). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (54), 23–31.

**LE CŒUR ÉCLATÉ****Michel Tremblay****Leméac, 1993, 310 p.; 24,95 \$**

Afin d'échapper au vide laissé par le départ de Mathieu avec qui il a vécu pendant dix ans, Jean-Marc quitte les murs et la ville témoins de ses amours pour aller passer quelques semaines à Key West. Il laisse derrière lui un ancien amant, Luc, qui meurt à petit feu des suites du sida. Dans le milieu gay de la célèbre île floridienne, le protagoniste fera la rencontre de Michael, lui aussi marqué à sa façon par «la grosse maladie». C'est par Luc, l'ami mourant, que Jean-Marc renouera avec Montréal et que le récit trouvera sa conclusion.

Le roman sait susciter un certain intérêt, l'art de raconter de Tremblay est indéniablement présent; mais cet intérêt est constamment mêlé de déception. Les anecdotes, trop nombreuses et incroyablement stéréotypées, diluent la part laissée à la construction littéraire, diminuent l'impact de la conclusion et donnent l'impression de lire le fruit d'un «témoignage» beaucoup plus que celui d'un projet romanesque. (L'intercalaire sur le comportement des Québécois dans le Sud est particulièrement navrant.)

Entendons-nous, je ne reproche pas à Michel Tremblay une plus ou moins grande part autobiographique dans le contenu: cela n'a en soi aucune importance. C'est la facture qui compte; or, *Le cœur éclaté* se donne à lire comme un roman et à ce titre la construction devrait être rigoureuse et les détails inutiles soigneusement gommés. Malheureusement, l'anecdotique prend trop souvent le pas sur l'unité du récit. Nous sommes loin de *La grosse femme d'à côté est enceinte*, où le talent de conteur et l'art des dialogues du dramaturge étaient mis en valeur par une construction parfaitement maîtrisée.

Hélène Gaudreau

**DESSINS ET CARTES DU TERRITOIRE****Pierre Gobeil****L'Hexagone, 1993, 138 p.; 16,95 \$**

Le dernier roman de Pierre Gobeil raconte, pour ainsi dire, l'absence de l'ainé de trois frères qui s'est enfui du collège à quinze ans pour tenter de découvrir jusqu'où va la route du Nord et réaliser ainsi un rêve d'enfant. Tristes à mourir, à la maison, les deux autres pleurent, prient et attendent, en vain, son retour. Leur parviennent de rarissimes nouvelles arrachées aux camionneurs peu loquaces qui sillonnent ces solitudes glacées: Ti-Lou monte toujours plus haut, allant de camions en camions et de stations-service en stations-service.

*Dessins et cartes du territoire* est le roman de la nostalgie d'une enfance (ou d'une jeune adolescence) brisée par cette tragédie fraternelle. Privés brusquement de leur compagnon de jeu, les deux garçons esseulés essaient de «revivre [leurs] étés» et survivent en évoquant les foins, la bicyclette dans les côtes, les rigoles d'eau sale, les goélands, le *scrap-book*, les photos, etc.



Une série de 48 *chapitulets* alterne entre le récit conventionnel et les rares lettres de l'absent. Cela vaut de bons moments, car le narrateur, par petites touches, fait entrer habilement le lecteur dans l'intimité des deux frères et dévoile progressivement le détail du propos central. En revanche, les nombreuses répétitions des faits, gestes et sentiments des protagonistes, autant que celles qui décrivent le comportement des routiers, de même que la répétition du «temps qui passe», interminablement, finissent par avoir parfois raison du monde à la fois obscur, troublant et un peu mystérieux mis en place. Toute répétition n'est pas en soi agaçante, mais quand elle est faite à plusieurs reprises dans les mêmes termes et toujours dans les mêmes circonstances, le lecteur a tendance à décrocher, car il perçoit une certaine pauvreté d'expression là où le narrateur a

sans doute voulu recréer un monde de jeunes garçons profondément dérangés par le départ subit et l'absence prolongée d'un être cher.

Souhaitons que le prochain Gobeil nous ramène à (ou nous rapproche de) celui de 1988 et de 1989.

Jean-Guy Hudon

**GASPÉSIE À VENIR****Sylvain Rivière****Éditeq, 1992, 62 p.; 12 \$****SÉPARURE****Sylvain Rivière****Écrits des Forges, 1993, 59 p.; 9,95 \$**

Si la poésie de Sylvain Rivière me demeurait jusqu'ici inconnue, je ne puis imputer le fait à la rareté de ses publications, puisqu'on en compte au-delà de vingt depuis 1981 (principalement de la poésie et des chansons mais également du théâtre, des monologues et des nouvelles). Je me suis pourtant lancé véritablement sur ses deux derniers recueils.

*Gaspésie à venir*, poèmes et chansons, est dédié «À ce beau pays en forme de péninsule, mouillé au large de nulle part». Alors qu'en poésie la *mode* inciterait à recréer les émotions et les atmosphères plutôt qu'à les dire, alors que les «Carré noir sur fond blanc» dominent le *terrain vague* de la poésie, Sylvain Rivière, lui, prend la gageure d'exprimer sans détour, non seulement l'émotion, mais encore sa conscience sociale, au risque de paraître naïf. Particulièrement dans ses chansons qui se distinguent par leur structure et les *rimes obligées*. Son engagement rappelle celui de Raymond Lévesque, mais il ne parvient pas aussi bien à *rythmer les travers de la vie*. Le recueil tient davantage du manifeste émotif que de la poésie.

Dans *Séparure*, l'intériorité prend les allures de la côte gaspésienne et les sentiments prennent le pas sur le discours social. L'auteur retrace brièvement les étapes d'une vie ponctuée de séparations: de la naissance, mettant fin à la subsistance placentaire, jusqu'à la mort. Sa *parlure*, empreinte de régionalismes, charme les nostalgiques. Toutefois, le parcours, relevant de l'expérience commune à tous, en devient presque impersonnel. De plus, ▶



les bons moments se voient parfois parasités de banalités et de simplismes, en contradiction avec la volonté de *dire* du poète.

Sylvain Rivière écrit-il trop? Certes non! Il étire sans doute la sauce en publiant tout ce qui lui tombe de la main. Il faudrait voir parmi ses livres précédents et à venir...

André Marceau

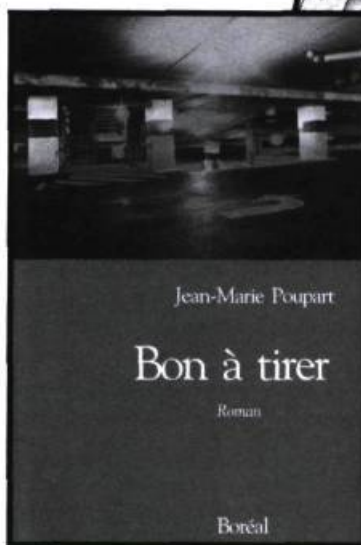
### BON À TIRER

Jean-Marie Poupart  
Boréal, 1993, 164 p.; 16,95 \$

Que le directeur adjoint des éditions *Noir sur Blanc* remporte le grand prix des libraires, cela suffirait sans doute déjà à susciter de l'envie. Que ce même homme doive par ailleurs subir à la fois les effets de la colère d'un écrivain de la maison qui l'accuse de plagiat et les foudres de son ex-femme, le voilà dans une situation délicate. S'il s'agit de surcroît d'un personnage d'un roman de Jean-Marie Poupart, on comprendra que son existence est en péril.

Ce thème de l'écrivain lésé dans son travail n'est en effet pas nouveau chez Poupart qui a déjà démontré, notamment dans *La semaine du contrat*, jusqu'où peut conduire en de pareilles circonstances le désir de vengeance. Cela n'enlève cependant rien à l'originalité de ce *Bon à tirer* où les événements prennent même une tournure assez inattendue. Toutefois, contrairement à ce qui se passait dans les écrits précédents, le texte n'arrive pas à prendre son essor. Peut-être est-ce parce que la complicité du lecteur y est moins sollicitée, mais même l'humour tombe à plat.

Le plaisir d'observer le travail sur la langue auquel il se livre depuis ses premiers romans et la séduction qu'exerce son habileté à jouer de ses divers registres agissent beaucoup plus faiblement cette fois. La recherche surtout orientée vers le mot rare et la formule peu



usuelle ne convainc guère. Ainsi, la lecture de certaines phrases comme: «Oh! qu'il était en furie quand Claudine lui a annoncé qu'elle m'épousait, moi qu'il traitait en laquais!» ou encore: «Le sel des larmes lui a gercé les lèvres» agace plus qu'elle ne porte à sourire.

Claire Côté

**LA VIE AU MAX**  
Suzanne Julien  
Pierre Tisseyre, 1993,  
156 p.; 7,95 \$

Maxime a de très fortes moyennes à l'école. Maxime est le *chouchou* de tous les professeurs. Pour Maxime, la vie semble bien facile. Mais en réalité, elle ne l'est pas du tout. Sa mère est morte. Son père est un drogué. Maxime sait que c'est à lui de protéger sa petite sœur, Marie-Eve. Car à son père Maxime ne fait plus confiance. Pour lui et sa sœur, ce père irresponsable, il n'existe plus. Mais tout cela, personne ne le sait. Personne sauf Benjamin (appelé Ben). Ce dernier saura-t-il l'aider?

*La vie au max*, c'est un roman très dur. Toutes les difficultés que vit Maxime! Les seules fois où son père revient, c'est pour battre ses enfants et leur de-



vement, mais non pas sans efforts! *La vie au max*, un roman qui m'a fait réaliser que la vie n'est pas facile mais que, avec des efforts, on peut tout arranger!

Élodie Adam-Vézina, 11 ans

### LA GRANDE CHAMAILLE

Jean-Alain Tremblay  
Les Quinze, 1993,  
345 p.; 21,95 \$

Sans être un roman historique ni véritablement une suite à *La nuit des perséides* (1989), *La grande chamaille* se situe à l'époque de la «Compagnie de Pulpe de Chicoutimi» et met en scène des personnages qui ont réellement existé, tels Mgr Eugène Lapointe et l'industriel J. E. A. Dubuc, propriétaire du moulin. Le récit retrace cinq années (1913-1918) de la vie de la famille Simard, à travers Philomène, engagée au journal le *Progrès du Saguenay*, et ses frères antagonistes, Barnabé et Henri-Paul. Ceux-ci travaillent pour Dubuc, mais le premier appartient à l'American Federation of Labor, un syndicat dont la



# UNEQ

Union des écrivaines et écrivains québécois

## PROGRAMME DE PARRAINAGE

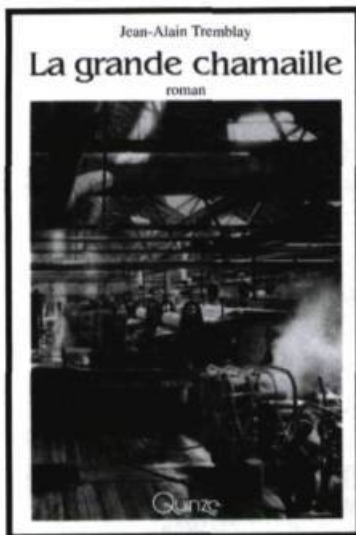
Les «jeunes écrivains» peuvent maintenant bénéficier des services d'écrivains-conseils.

**Recrutement des «jeunes écrivains» et des écrivains-conseils**

- Le «jeune écrivain» (âge minimum : 18 ans) ne doit pas avoir publié plus d'un ouvrage ou l'équivalent. Il doit soumettre un échantillon de ses textes, son projet d'écriture ainsi qu'un curriculum vitae.
- L'*écrivain-conseil* doit être un écrivain professionnel ayant déjà publié au moins cinq livres ou l'équivalent. Il doit démontrer des qualités de pédagogue et avoir une expérience d'au moins cinq ans dans ce domaine. Il doit joindre à sa demande un curriculum vitae et une bibliographie. Ses services seront rémunérés.
- Les catégories suivantes sont admissibles : roman, nouvelle, poésie, théâtre, littérature de jeunesse et essai littéraire.
- Le parrainage s'échelonne sur une période de quatre mois (de Mars à Juin).
- Veuillez prendre note que nous ne pouvons retenir qu'un nombre très limité de projets. L'Uneq ne peut s'engager à fournir de commentaires ou critiques aux élèves dont les projets auront été refusés.
- Date limite d'inscription : 10 Février 1994.

**Information et formulaire d'inscription : (514) 849-8540**





neutralité religieuse est fort mal vue, et le second siège au Conseil de sa toute catholique Fédération ouvrière, dont l'aumônier — pour ne pas dire le véritable président — est Mgr Lapointe tout en entretenant une solide amitié avec Dubuc. Conflits familiaux, syndicaux et cléricaux dans une société en mutation où l'on remet en question l'autorité religieuse et patronale, voilà en somme la toile de fond de ce «roman social».

L'entreprise de Jean-Alain Tremblay est habile et le dévoilement progressif des événements et des personnages crée un climat voisin du suspense. Le lecteur est en revanche un peu agacé par la façon avec laquelle le narrateur exploite les trois pivots de l'action: le milieu de Philomène au *Progrès*, celui de Barnabé, grand amateur de hockey et propagandiste militant de son internationale américaine, et celui d'Henri-Paul au conseil syndical de son usine. Les trois champs se recoupent, bien sûr, à la manière devenue traditionnelle des télé-feuilletons d'aujourd'hui, mais avec une telle rapidité que le procédé en devient irritant. On peut remettre en question la pertinence de certains épisodes secondaires et surtout des mini-récits de deux pages qui précèdent chaque chapitre et qui illustrent un moment de la nuit du 23 août 1918 de chacun des protagonistes.

Malgré ces quelques faiblesses, *La grande chamaille* est une œuvre intelligente qui manifeste le brio et le talent d'un excellent romancier.

Jean-Guy Hudon



**LA TRISTE BEAUTÉ DU MONDE  
POÈMES 1981-1991**

**Mona Latif-Ghattas  
Noroît, 1993, 100 p.; 15 \$**

Mona Latif-Ghattas, d'origine égyptienne, a choisi de vivre à Montréal depuis 1966. Elle a publié des romans, des récits, de la poésie. On la retrouve toujours fidèle à sa double appartenance, Afrique et Amérique.

Dès la première page de son dernier recueil, s'imposent un ton et une inspiration nourrie par la mémoire aux sources de deux mondes différents: «De cette mémoire gravée de cicatrices [...] je dois écrire un poème». C'est d'abord l'évocation de trois événements marquants: la guerre du Golfe Persique,

«Orient chamailleur né / fidèle dépositaire de Caïn et Abel», les chars sur la place Tien an Men, «fils de Pékin / que vos symboles ont décimés», enfin la tuerie à Polytechnique, «Quatorze flammes / pointées vers l'avenir / rêvant d'égalité». Ces textes sont regroupés sous le titre «Chants de survie» et dénoncent le Pouvoir qui se maintient par le sang, cette «Fin du monde où l'on broie les enfants». La deuxième partie, «Chants de l'oubli», gravite autour des thèmes de l'errance, de l'absence, de la solitude. «L'opium du temps / Endormit la douleur.» Mais l'auteure ne s'abandonne jamais longtemps à l'oubli. Remonte en elle «la sous-voix inatmosphérique du temps» et elle accepte le dialogue. «Je l'appelai / Nefer / la Voix / je m'entendis / je m'entendis dans l'écho du désert / appelant», peut-on lire dans la troisième partie du recueil intitulée «Chants de genèse et d'avenir»; quelques pages y exprimant la souffrance assumée sont ouvertement d'inspiration biblique.

Les deux derniers textes témoignent encore du double attachement de Mona Latif-Ghattas ▶

lettres québécoises

La seule revue d'actualité littéraire uniquement consacrée à la littérature québécoise depuis plus de quinze ans.

Pour voir clair



... en littérature  
québécoise

Abonnement : 20 \$ / 4 numéros • 1781, rue Saint-Hubert,  
Montréal (Québec) H2L 3Z1 • Tél.: 525-9518 • Téléc.: 525-7537

lettres québécoises



à ses origines et à son monde actuel. Dans «Élégie égyptienne pour la mère du silence», elle s'adresse à sa grand-mère, à qui elle n'a pas fait d'adieux en quittant l'Égypte, qu'elle n'a pu accompagner au moment de sa mort, ce qui lui a manqué. Elle termine ainsi ce long texte: «Quand tu passas resta le Nil / Reste le Nil en moi / sous les flocons pluvieux des exils de la terre». Montréal aussi est présent en elle, c'est le «Concerto pour une île»; c'est en regardant Montréal que se profile son avenir, car elle écrit: «Et je me dis que tes saisons circulent enfin / Dans mes désirs».

Monique Grégoire

### MUSIQUE DANS LE SANG

**Carole Tremblay**  
Boréal, 1993, 294 p.; 19,95 \$

D'entrée de jeu, la pulsion meurtrière de Bourget, personnage principal du roman, a quelque chose d'in vraisemblable. On ne saurait dire, en effet, que les raisons qui conduisent le jeune musicien à assassiner le célèbre compositeur Louis Duranceau soient tout à fait convaincantes. Curieusement, c'est pourtant cette invraisemblance qui fait non pas la faiblesse mais bien l'intérêt d'un tel roman, puisque, au fil des pages, les motifs plus ou moins plausibles de Bourget finiront justement par révéler la folie qui le hante et le guide depuis le début.

Si la condescendance de Duranceau à l'égard de son élève (attitude qui, semble-t-il, annihile la force créatrice de Bourget, apprenti compositeur, au point de le mener à tuer son maître) paraît d'emblée un motif d'assassinat insuffisant, c'est aussi dans une large mesure parce que l'auteur a choisi de ne jamais introduire dans son récit des scènes où serait explicitement montré le mépris de Duranceau pour le jeune musicien:

les retours en arrière sont rares. Les pensées et les sentiments du maître nous restent par ailleurs tout à fait inconnus. La relation conflictuelle qui lie les deux policiers chargés de l'enquête, et qui sera peu à peu développée au fil du récit, renvoie toutefois, de façon indirecte et parcellaire, aux rapports difficiles que semblaient entretenir le compositeur et son ambitieux élève. De sorte qu'on saisit par personnes interposées seulement les problèmes et la personnalité du meurtrier et de sa victime.

Si préserver une part d'implicite n'est pas sans charme, cela comporte aussi quelques inconvénients: trop retenus, les personnages restent pour la plupart superficiels. C'est dire qu'à une intrigue pourtant correctement construite et assez prenante, il manque malgré tout quelque chose. Peut-être l'étonnement véritable ou le souffle d'une écriture auxquels nous ont habitués les polars depuis quelques années. Peut-être surtout une certaine sympathie ou une franche répulsion pour ce Bourget dont le désespoir et la folie n'émeuvent finalement pas assez.

Andrée Mercier



**UN SI BEL ENFER**  
**Louis Émond**  
Pierre Tisseyre, 1993,  
323 p.; 7,95 \$

À Cap-aux-Heurs, une grave maladie frappe une demi-douzaine d'adolescents fréquentant la polyclinique *Les Hespérides*. La population de Cap-aux-Heurs, «la ville parfaite», ne s'inquiète pas. Elle fait confiance au grand docteur Thibault qui promet de guérir les six adolescents, présentement dans le coma, atteints de cette mystérieuse maladie. Mais le docteur Thibault a quelque chose à cacher. Et Joëlle, étudiante à la polyclinique *Les Hespérides*, aidée de son nouvel ami Étienne, le découvrira. Cependant, quelqu'un d'autre n'a pas tout dit: Étienne. Mais cela aussi, Joëlle le découvrira.

Chapeau à Louis Émond, l'auteur d'*Un si bel enfer!*

Même plusieurs heures après avoir terminé le livre, j'y repensais et je me sentais encore dedans. Ce roman vous empoigne avec violence, d'un seul coup, paf! Et après, plus question de le mettre de côté, à moins bien sûr de l'avoir fini. De la première à la dernière page, Louis Émond vous entraîne, en sachant être émouvant, dans la vie de Joëlle et vous fait découvrir tous les personnages du livre, en sachant, encore une fois, comment faire pour que tous ses lecteurs et toutes ses lectrices soient suspendus à ses lèvres. *Un si bel enfer*, un roman qui vous fera rire aux éclats, mais qui vous arrachera aussi quelques larmes à la fin de l'histoire.

Élodie Adam-Vézina, 11 ans

### LES BAIGNEURS DE TADOUSSAC

**André Ricard**  
Triptyque, 1993, 53 p.; 12,95 \$

Magnifique travail d'éditeur que *Les baigneurs de Tadoussac*, dont la présentation matérielle accompagne à merveille le texte d'André Ricard, qui invite de fait à une démarche artistique.

Ouvrant le livre, le lecteur se retrouve devant un tableau de vacances. Au centre de la gravure, un baigneur. «La baignade est un orpailage», constate l'écrivain, lui-même orpailleur en la circonstance. Les images se forment, se défont. D'autres personnages viendront habiter l'espace, des bruits semblent les accompagner, le décor s'anime et l'œuvre picturale glisse du côté du cinéma. L'entreprise sollicite constamment la complicité de l'œil. On en retire l'impression d'assister au déroulement d'un film au ralenti. Ne s'agit-il pas aussi de fixer le temps, de retenir sur la toile ou la feuille les moments d'un été radieux?

Album photographique à certains égards, ce carnet d'un séjour à Tadoussac ouvre cependant rapidement sur une vision plus intérieure des êtres et des lieux. Quel sens donner à la quête que poursuit le créateur lorsqu'il interroge ainsi le réel? Où le conduira ce périple à travers la mouvance continue du monde et qu'en rapportera-t-il? Au-delà des souvenirs partagés, il transmettra quelques visions de la beauté. Il arrivera à nous



faire oublier le caractère chaotique de l'univers et à nous donner une impression de pureté, de netteté, grâce en particulier à cette langue très belle qui est la sienne. Inscrits dans la même recherche esthétique, ne se dissocient guère ici le travail de l'écrivain et celui du peintre.

Claire Côté

#### UN PRINTEMPS TARDIF

Yvon Langlois  
Humanitas, 1993,  
91 p.; 14,95 \$

Une vieille dame, placée dans un foyer par ses enfants, se remémore certains épisodes de sa vie, épisodes des plus banals, absolument inintéressants, sans émotion: la vieille dame s'ennuie, voilà tout. «Elle n'avait jamais aimé l'hiver et, sans acrobatie mentale, elle sentait venir celui de la vie avec la même appréhension.» Vous voyez de quelle audace métaphorique se nourrit la plume de l'auteur! Mais après la pluie le beau temps: un nouveau printemps sera accordé à la vieille dame. C'est beau la vie.

Je ne connais pas les autres livres de l'auteur mais, dans *Un printemps tardif*, Yvon Langlois fait montre d'un manque assez remarquable de sensibilité esthétique. Ce ne sont qu'images éculées (les étoiles «fleurissent» dans le ciel) et discours cliché («ce qui mène le monde, c'est l'intérêt») pétris dans une langue terriblement morne. Le personnage est terne au possible, plat, desservi par une voix narrative incohérente, mal ajustée à l'intériorité. Le bouquet, quoi!

Allez, on passe!

François Ouellet

#### LA NUIT DE LA GRANDE CITROUILLE

Victor-Lévy Beaulieu  
Stanké, 1993, 94 p.; 12,95 \$

Cette nouvelle pièce de notre prolifique écrivain représente un moment important de la dramaturgie québécoise. Elle est fondée sur des faits vécus qui soulèvent le problème des enfants maltraités. En 1975, Victor-Lévy Beaulieu, frappé par des cas d'enfants battus, torturés ou violés, crée le personnage de Peuplesse (pivot du drame) dont le père alcoolique a abusé depuis l'enfance; cela la rendait muette

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

THEATRE

Stanké

de stupeur, sans toutefois tuer chez elle la conscience critique de l'univers clos qu'elle habite. L'intérêt de la pièce tient surtout à ce que l'auteur a projeté ce phénomène d'aliénation des enfants maltraités sur la «misère» sociale, politique et culturelle que le Québec a autrefois vécue et qui caractérise encore certains aspects de sa modernité. Dans la présentation de son œuvre, Victor-Lévy Beaulieu s'explique à ce propos: «Peuplesse représenterait ce petit peuple, n'ayant jamais pu sortir de l'enfance parce que bafouée par toutes les autorités, à commencer par celle de son père qui, pour avoir abusé d'elle, l'avait forcée à devenir muette». Au plan strictement littéraire, l'intrigue est solide, la langue, «joualisante» et savoureuse à la manière des meilleurs Tremblay, les personnages superbement campés.

Gilles Côté

#### NOUS DEUX

Solange Chaput-Rolland  
Libre Expression, 1993,  
218 p.; 18,95 \$

Les splendeurs du comté de Charlevoix, la mer faisant face à Cap-à-l'Aigle, la plage et la route sinueuse de Saint-Irénée se retrouvent en toile de fond de *Nous deux*, premier roman de Solange Chaput-Rolland. Deux vieilles femmes occupant des maisons voisines et un bouquet de mauves et de marguerites sont le point de départ d'une aventure qui mènera Anna-Maria et Emmanuelle plus profondément à l'intérieur d'elles-mêmes. Celles que les circonstances ont rapprochées sont toutes deux artistes. La première est peintre et la seconde, écrivaine. Leur art, mais aussi



# NOROÏT

C.P. 156, succ. de Lorimier  
Montréal, (Québec) H2H 2N6  
Tél. et télécopie: (514) 563-1644

## SAINT-DENYS GARNEAU POÈMES CHOISIS

Le livre

La cassette  
audio

Préface de  
Jacques  
Brault

Poèmes lus par  
Paul-André  
Bourque

Choix et  
présentation de  
Hélène  
Dorion  
12\$



Musique de  
Violaine  
Corradi  
12\$

### AUTRES NOUVEAUTÉS

<b>Anne-Marie Alonzo</b> Margie Gillis La danse des marches	12\$	<b>France Lachaine</b> Nos doigts écrivent leur cendre	12\$
<b>Michel Beaulieu</b> Indicatif présent et autres poèmes	12\$	<b>Louise Larose</b> Mortelle et corps perdus	12\$
<b>Paul Bélanger</b> L'oubli du monde	12\$	<b>Mona Latif-Ghattas</b> La triste beauté du monde	15\$
<b>N. de Bellefeuille / A. Laframboise</b> Notte oscura	40\$	<b>Michel Lemaire</b> L'envers des choses	12\$
<b>France Boisvert</b> Comme un vol de gerfauts	10\$	<b>Michel Létourneau</b> Les demeures dispersées	12\$
<b>F. Caccia / J. F. Deane</b> Voix d'Irlande et du Québec	15\$	<b>Isabelle Miron</b> Incidences	10\$
		<b>Serge Ouaknine</b> Poèmes désorientés	20\$

DENISE DESAUTELS

#### Le saut de l'ange

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 1993

15\$

<b>Jean Daigle</b> La grand'demande	12\$	<b>Jean-Noël Pontbriand</b> Écrire en atelier... ou ailleurs	15\$
<b>Hélène Dorion</b> Le souffle du poème Anthologie de poètes du Noroît	8\$	<b>Diane Régimbald</b> La seconde venue	10\$
<b>Louise Dupré</b> Noir déjà	12\$	<b>Nicole Richard</b> Ruptures sans mobile	10\$
<b>Célyne Fortin</b> Les intrusions de l'œil	15\$	<b>Saint-Denys Garneau</b> Poèmes choisis	12\$
<b>Danielle Fournier</b> Personne d'autre que l'amour	12\$	<b>Jacob Isaac Segal</b> Poèmes yiddish	15\$
<b>Jacques Gauthier</b> Les lieux du cœur	12\$		
<b>Edgard Gousse</b> Mémoires du vent	10\$		

#### CASSETTE-AUDIO ALTERNANCES

Dorion Corradi Desautels  
12\$



de nombreuses blessures à l'âme, les ont amenées à se réfugier à la campagne où elles comptent redonner un souffle nouveau à leur inspiration. Le calme et «l'ensorcelante présence de la mer» les mèneront l'une vers l'autre et leur destin ne fera plus qu'un. Le passé, qu'elles refusent d'évoquer, les unit également. Pour elles, cependant, seuls le présent et leur avenir commun comptent.

Anna-Maria et Emmanuelle évitent, semble-t-il, de mettre des mots sur ce qui les lie, préférant vivre sans s'interroger sur ce qui les fait *nous deux*. Cependant, cette émotion feutrée on ne fait que la pressentir en lisant le roman, trop de mots venant dire, expliquer ou raconter. Car, malheureusement, l'auteure n'a pas eu envers son lecteur, qui ne demandait pas mieux pourtant, cette confiance de lui laisser comprendre à demi-mots une si belle histoire de tendresse entre deux femmes qui apprennent, l'une par l'autre, à reconnaître ce qu'il y a de plus beau et de plus vrai dans la vie: «Savoir se taire ensemble, c'est se parler sans mots».

Chantal Saint-Louis

**TESTAMENTAIRE**  
St-John Kauss  
Humanitas, 1993,  
135 p.; 14,95 \$

Cinq parties, écrites entre 1983 et 1990, constituent le nouveau recueil de St-John Kauss. Le poète abreuve ses *pages fragiles* de son encre postmoderne et s'adresse principalement à la femme, la mère, la fille, pour témoigner de l'existence contemporaine, en tant qu'homme, père, fils.

L'écriture *hermétiquement éclatée* étale l'essence existentielle sans divulguer les détails de la vie privée. «Les doigts d'acromégale du poète» savent écrire les bonheurs fugaces partagés avec les proches, faisant miroiter les trésors qu'ils tènent. De petits îlots de ten-



dresse nous bercent. L'auteur rythme ses poèmes au souffle court de l'urgence de dire la détresse individuelle, la précarité du géant humain. «Jusqu'aux araignées jusqu'à la fenaison / ma fille qui triche déjà à reculons / Fleur d'avril en équilibre d'emprunt // mais / jusqu'aux années de défaite et jusqu'à nous / il y a déjà ma solitude retrouvée / ma légende persistante mes poèmes épuisés / il y a aussi cette fleur que tu observes / cette blessure ardente au feu de ta cité / cette épithète infinie de la terre / cette page étroite chue de la table // il y aura d'avantage ce verdict qu'abrège ton eau / cette démesure au grand passage de ta voix / et puis l'exil / l'exilé élu dans l'équinoxe de la phrase.»

St-John Kauss, en sillonnant quelques ramifications de l'angoisse — dont le déracinement du réfugié, le sentiment d'impuissance immanente à la vie moderne et le regret —, fait une œuvre de poésie dense. Le titre, *Testamentaire*, réfère au legs social que représente toute publication personnelle. Plus qu'un témoin du «spasme de vivre» (Nelligan), il rédige en pleine conscience un testament qui lègue aux lecteurs l'expression de ses émotions et de ses sentiments.

André Marceau

comme un anachronisme, car l'humanité qui balise le roman relève d'un rapport à l'autre moderne, qui n'est pas sans rappeler Camus, *La peste* en particulier. Comme le docteur Rieux, Milroy s'efforce de rejoindre à travers ses malades sa propre souffrance, la douleur qui rend les hommes égaux. Car «c'était moins une maladie qu'on lui demandait de traiter, que l'absurde». En marge, l'auteure fragilise discrètement le mythe de l'Amérique comme possibilité d'une nouvelle vie. Entre «l'Érin perdue» et «le Nouveau Monde introuvable», l'Amérique n'offre plus ici aux immigrants qu'«une terre muette exhalant une odeur de pourriture humaine».

*L'été de l'île de Grâce* n'est certes pas un mauvais roman, mais il ne m'apparaît pas particulièrement réussi, louvoyant entre l'intrigue romanesque et la forme laborieuse du documentaire. C'est peut-être dans la perspective d'une visite à la Grosse-Île qu'on aura le plus de plaisir à le lire.

François Ouellet

**AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE FROID**  
Esther Croft  
Boréal, 1993, 103 p.; 15,95 \$

«Un jour, j'ai voulu m'effacer.» Ainsi débute «L'éclipse totale», une des treize nouvelles réunies sous le titre *Au commencement était le froid*. D'emblée, le ton est donné. Sobre, l'écriture d'Esther Croft se révèle d'une grande efficacité.

On cherchera en vain des marques de complaisance dans l'analyse des sentiments et des relations à laquelle se consacre l'auteure. Elle nomme sans détour ni ménagement aucun l'hostilité de la fillette qui a compris qu'il ne sert à rien de laisser traîner «le moindre petit morceau d'amour» à l'intention de sa mère puisque «toujours elle les a jetés à la poubelle, puis tassés dans un sac vert avec les épluchures des pommes de terre et les os du ragoût».

L'indifférence maternelle trouve son pendant dans la dureté filiale. Dès la naissance, la symbiose n'a pas eu lieu. L'extrême solitude qui traverse ces divers tableaux de l'enfance n'épargne pas non plus les adultes. Avec le père seul s'établit une complicité empreinte de tendresse. Cependant, la faillibilité

**L'ÉTÉ DE L'ÎLE DE GRÂCE**  
Madeleine Ouellette-Michalska  
Québec / Amérique, 1993,  
351 p.; 22,95 \$

À l'été 1847, une vague importante d'immigrants irlandais, chassés par la famine, déferla sur Québec; avec elle une épidémie de typhus que l'on parvint tant bien que mal à contenir en retenant les arrivants sur la Grosse-Île, en face de Montmagny. C'est ce moment historique que romance Madeleine Ouellette-Michalska. Dans le premier tiers de son récit, elle ne ménage pas les évocations crues: les «relents de vomissements», odeurs pestilentielles des malades, dont le nombre démesuré oblige la construction de bâtiments de fortune. Au milieu des pestiférés, la romancière campe un médecin, James Milroy, bon, dévoué, compréhensif, *humain*. J'entends le mot



de cet homme fortement idéalisé n'échappera pas à l'enfant lorsqu'elle le verra ivre.

Dans ce second recueil d'une remarquable unité, Esther Croft poursuit la démarche amorcée avec *La mémoire à deux faces*. Loin de rassurer, l'exploration des liens à laquelle elle se livre traduit l'isolement fondamental de l'être humain et donne lieu à des scènes touchantes, bouleversantes même par moments. Elle nous offre toutefois ces tableaux de famille en toute vérité et simplicité, sans chercher à juger ni à séduire: «C'est vrai qu'on n'a jamais été bien ensemble, mais au moins on était ensemble».

Claire Côté

### Nouveautés d'hier:

#### Naim Kattan: *Farida*

La qualité de *Farida* (Hurtubise / HMH, 1991) c'est de nous faire voir le monde islamique à travers les yeux et la sensibilité d'une femme irakienne de religion juive. Rompant avec la vie traditionnelle qui la maintenait dans l'ombre et derrière ses voiles, Farida devient la chanteuse de cabaret la plus prisée d'Irak, à la veille de la deuxième Guerre mondiale. Tout ce temps, elle poursuit secrètement le dessein de faire libérer le seul amour de sa vie, Salim Abdullah, condamné pour meurtre; elle y parviendra à travers les conflits politiques et des complots qui n'arriveront pas à tarir sa soif d'innocence et de pureté. Ce filon romanesque, plus que la richesse des mots ou la complexité de la structure narrative, nous captive dans ce roman, modeste mais plein d'humanité. ●

Philip Wickham

#### Francine Picard: *Silence... on tue!*

Une salle de cinéma. Sombre, plutôt déserte; le lieu est propice au crime. De fait, quand la lumière revient, une seule personne reste assise, pour ne plus jamais se relever. Un cadavre. Le scénario se répète une seconde fois, puis une troisième. Plongé au cœur de cette histoire de meurtre ambiguë, le détective, un cinéphile passionné, jouera tantôt le Columbo, tantôt le Sherlock Holmes afin de dé-

couvrir lequel des six suspects ment...

Mais le polar ne plonge pas le lecteur dans la tragédie. Au contraire. Francine Picard manie habilement un langage vif et humoristique qui n'est pas sans rappeler le style caustique de Jean-Marie Poupard. En revanche, chacun saura apprécier le suspense efficace, l'humour allusif. (XYZ, 1992) ●

Martine Latulippe

#### Serge Patrice Thibodeau: *Le cycle de Prague*

Dernier recueil de Serge Patrice Thibodeau, *Le Cycle de Prague* (d'Acadie, 1992), Prix Émile Nelligan, met en scène une ville baroque, lieu d'accueil pour l'âme errante du poète. Trois sections composent cet ouvrage dont la facture nous semble d'une singularité peu commune: «Orants et nus dans la «pénombre», «Fenêtres (face au pont sur le fleuve)» et «Le corps s'oublie (entre une gare et un château)»; chacune comprend deux suites de poèmes où alternent des thèmes (la spiritualité et

la sensualité, dans la première partie), des «voix» (celle de l'auteur et de Lynne Saintonge, dans la seconde) et des types de textes (le fragment en prose et le poème en vers libres dans la troisième).

Serge Patrice Thibodeau ne se permet aucun débordement d'ordre rhétorique. Par ailleurs, le travail sur la coupe des finales de vers nous est apparu remarquablement juste, intéressant au niveau poétique parce qu'il instaure une musicalité et un rythme particuliers.

Prisonnier d'un labyrinthe où la poésie lui sert de fil d'Ariane, le poète évoquera l'exil à plusieurs reprises — faille ouverte entre l'*ici* et l'*Ailleurs*, entre *soi* et les *autres*, entre le *je* et l'*autre*; tension qui équivaut à une perte de soi. Contre la solitude, la division de l'être et le «périssable», il aura recours à la sensualité, à l'amour, à la spiritualité.

Disons pour résumer qu'en dépit de quelques ratés, *Le Cycle de Prague* constitue un recueil tout à fait singulier et intéressant. ●

Charles Gagnon

#### Jean-Noël Pontbriand: *Écrire en atelier... ou ailleurs*

De la poésie, qui déroute tant de gens, Jean-Noël Pontbriand parle avec une telle clarté, un tel respect, un tel naturel que la tentation nous prend non seulement de lui ménager une meilleure place dans nos lectures, mais encore de la laisser guider notre main. Grâce à lui les craintes s'estompent et les mots, même les plus usuels, deviennent un matériau mis à la disposition de l'expérience ressentie pour la rendre communicable. Matériau avec lequel il s'agit de négocier patiemment.

Jean-Noël Pontbriand, qui traite ici de l'art d'enseigner l'écriture poétique, se montre, en bon pédagogue, aussi exigeant que rassurant. Oui, la création littéraire peut s'enseigner, à condition qu'on ne prétende pas enseigner l'exercice de la liberté. L'enseignant accompagnera, toujours discret et respectueux. Mais Jean-Noël Pontbriand rappelle la règle: la création littéraire exige qu'on approfondisse sans fin la langue et les mots et qu'on en connaisse toujours mieux les ressources. Michel del Castillo n'aurait pas dit mieux, lui qui parle de la «conquête d'une langue où déposer nos blessures».

Cohérent, Jean-Noël Pontbriand accepte de payer le prix qu'exige ici la pédagogie. Il est prêt «à marcher devant et avec les autres, malgré l'insécurité et les éventuels dérangements qu'une telle démarche engendre». Il a l'humilité de s'aventurer le premier, puis le don de s'effacer quand l'inspiration, ainsi attirée, surgit sous la plume de l'étudiant. (Noroît / Prise de Parole / Du Blé, 1992) ●

Laurent Laplante

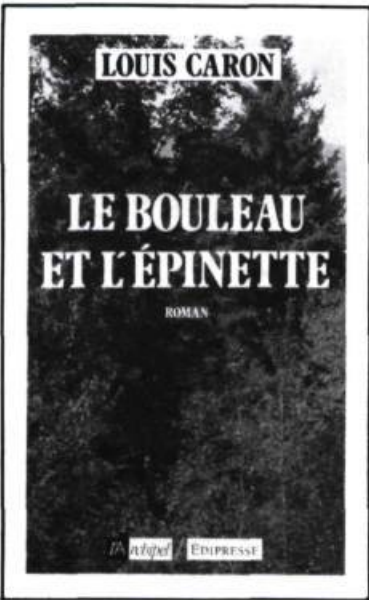
#### François Charron: *Pour les amants*

François Charron est né à Longueuil il y a quarante ans. Depuis vingt ans il écrit: plus de trente livres. Son talent est reconnu. En 1992, il faisait paraître *Pour les amants* (Les Herbes rouges), recueil de poèmes en prose de cinq à treize lignes chacun, moments heureux et calmes de la vie d'amants. Les images sont belles. La pureté et le dépouillement des propos n'ont d'égal que la simplicité et la lisibilité du texte. Tout baigne dans l'harmonie. ▶

**NOUVEAUTÉ**

**LE BOULEAU  
ET L'ÉPINETTE**

*Roman*




LOUIS CARON

LE BOULEAU  
ET L'ÉPINETTE

ROMAN

Éditions Émile Nelligan



LOUIS  
CARON

187 pages  
19,95 \$



Toute cette beauté et cette harmonie font un peu *Nouvel Age*. C'est pur, c'est noble et probablement sincère. Mais c'est aussi passablement ennuyeux à la longue. D'ailleurs peut-il en être autrement lorsqu'on parle du bonheur et du désir de deux êtres qui semblent se prendre pour le nec plus ultra de la création. ●

Sylvie Beaupré

**ELLE MEURT À LA FIN**  
Sylvie Bérard et Brigitte Caron  
Paje, 1993, 193 p.; 17,95 \$

Surprenant le titre de ce roman, qui s'inscrit dès sa couverture hors des sentiers battus! Il est en effet inusité qu'on révèle le dénouement d'une histoire avant même d'en entamer le récit! Les auteures guident ainsi la lecture vers la forme plus que le contenu. Encore que celui-ci n'est absolument pas dénué d'intérêt, au contraire! Il raconte l'aventure d'une jeune océanographe qui, lors de ses vacances, décide d'aller enregistrer les chants amoureux des bélugas dans l'estuaire du Saint-Laurent. Plongée et nageuse expérimentée, Ligia X. sera tout de même prise au piège à 50 mètres de profondeur. S'en sortira-t-elle? Le titre ferait plutôt conclure que l'entreprise lui sera fatale. Les auteures nous tiennent toutefois en haleine et laissent planer le doute. Elles suggèrent plusieurs scénarios, les enchaînant dans la narration. Tout le roman joue de la potentialité narrative, ce qu'annonce dès le début la présentation du «Tableau des probabilités». Mais, avant tout, c'est la forme qui retient l'attention ici. Les auteures ont su, de façon astucieuse, prouver que le roman constitue un espace où toutes les formes littéraires ont leur place. En partant d'une forme romanesque conventionnelle, elles laissent glisser la narration vers la poésie, le récit factuel ou la littérature de jeunesse, exploitant bien une quinzaine de genres littéraires et paralittéraires.



res. Signalons l'importance de l'aspect visuel et la présence du jeu, qui suscite la participation du lecteur. Cette forme de prose éclatée réussit à soutenir le suspense, mais paradoxalement, ce choix allège la charge émotive du contenu. C'est ce qui en fait l'originalité et la force!

Diane Gauthier

**LA TERRE EST REMPLIE DE LANGAGE**  
Madeleine Gagnon  
VLB, 1993, 119 p.; 15,95 \$

Voici un recueil qui invite à suivre un poète dans son approche du monde des choses! Au départ de longs cheminements, il y a le plus souvent une question, puis beaucoup de patience. On s'émerveille devant des éclats de beauté, en regardant le ciel, l'eau, la lune..., mais est-ce que la matière serait «muette»? Vient alors une démarche attentive, pleine de silence, de réflexion sur la terre et son histoire, d'observation et d'écoute, de bonheur «au moindre chant de feuille»; c'est la traversée d'un hiver blanc, tout de glace. Peu à peu, à travers mille expériences, émerge la vision que «la terre est remplie de langage [...] les mots photographient l'âme des choses [...] les choses soumises au déclin des syllabes».



La seconde partie du recueil, intitulée «La voix des poètes», nous amène à faire deux lectures différentes. On s'abandonne d'abord au texte, sorte de méditation où se rejoignent la patiente approche de la matière et le travail du poète pour tenter de rendre accessible ce qu'on peut y lire. «La plus infime chose contient son pétroglyphe.» Puis on a le goût de reprendre la phrase écrite en italique au début des pages (une vingtaine). Se dessine alors un nouveau poème où fusionnent superbement la terre vibrante et la voix du poète. «Nous offrons nos silences à l'humble temps. Disons pour que l'éternité soit.»

Après une tentative de dialogue avec les choses (troisième partie), Madeleine Gagnon trace à nouveau les tours et détours de l'écriture poétique, sous un très beau titre, «D'un instant à l'autre, les noces», à travers le silence, les naissances avortées, le

recours à l'enfant qui aborde autrement les appels de la vie, les «phasmes» du poème qui s'identifient aux choses. «Bientôt la mer éclate, bientôt l'orange rit. Miracle à chaque fois.»

En épilogue, quatre textes courts et denses, qui démystifient en quelque sorte cette longue traversée poétique. «Il s'agit de fixer le grain immobile. L'œil soudain cille. Là, à fleur de faille, la terre s'émeut. Il fallait juste ne plus penser.»

Monique Grégoire

**LA FIN DU JOUR**  
Daniel Guénette  
Norôit, 1993, 70 p.; 12 \$

Daniel Guénette a dédié ce recueil de poèmes à la mémoire de son frère, ce qui n'est pas sans incidence sur la poésie qu'il nous livre! La mort, «fin ultime du jour», y occupe une grande place. *La fin du jour* s'ouvre sur une citation d'Héraclite: «Un jour n'est jamais qu'un autre jour». Entre les deux, une suite de onze poèmes en prose dans lesquels une réflexion intense, souvent très proche du langage philosophique, se développe graduellement. Le propos est d'une densité extrême. La religion, le temps et la lumière rejoignent la thématique principale du jour en complétant le propos. Daniel Guénette parvient par moments à une écriture d'une rare sensibilité, mais ces moments sont malheureusement dispersés, noyés dans une prose poétique verbeuse.

Marc Proulx

**GÉOGRAPHIE D'AMOURS**  
Jean O'Neil  
Libre Expression, 1993,  
255 p.; 18,95 \$

*Géographie d'amours* se présente comme une suite de courts récits et de poèmes qui racontent plusieurs beaux coins du Québec, à travers la géographie, la flore, la faune, l'histoire. À travers les gens qui y habitent. Le fleuve, cette grande «rue principale», joue, la plupart du temps, le rôle de fil conducteur entre différents lieux. Les anecdotes exploitées dans chacun des récits sont souvent pleine d'humour; par ailleurs, certains chapitres d'un intérêt particulier, sur les pilotes du Saint-Laurent, la Grosse-Île ou la pêche à l'an-



guille par exemple, sont trop courts; le lecteur reste sur sa faim. Certaines tournures de phrases, l'emploi du passé simple, font un peu archaïque: «nous voulûmes», «nous nous organisâmes», et certaines *trouvailles* ne sont guère heureuses: «L'eau du bain, c'est nous qui l'avons, sans trop nous en apercevoir car nous avons aussi l'obligation d'écouter le baseball des Expos, avec ce merveilleux Felipe Alou qui a simplement dit à ses joueurs de virer leurs culottes de bord parce que ça jouait mieux quand la *fly* était en avant!» Cela dit, *Géographie d'amours* s'inscrit dans la visée des autres ouvrages de Jean O'Neil: s'approprier pour la décrire la beauté du pays et de ses habitants.

Louise Vachon

### UN RENDEZ-VOUS TROUBLANT

**Christine Brouillet**  
**La courte échelle, 1993,**  
**159 p.; 7,95 \$**

Natasha, son cousin Pierre et son ami Alexis partent à Paris un été afin de retrouver des amis français qu'ils s'étaient faits un an plus tôt. Un voyage reposant en perspective mais qui ne le sera pas du tout! Une de leurs amies, Sarah, est juive et ce n'est pas tout le monde qui aime les juifs, alors elle aura des ennuis. Elle reçoit d'abord des lettres de menaces puis des graffitis apparaissent sur les murs du magasin où elle travaille et une bombe est même lancée dans cette boutique. Mais quelque chose de bien plus terrible arrive: Sarah disparaît! Les policiers croient à une fugue, mais Natasha et ses amis pensent qu'elle a été kidnappée et feront tout pour la sauver!

Lorsque j'ai lu ce livre, je n'ai pensé qu'à une seule chose: finir le livre pour savoir quel était le dénouement de l'histoire. Il ne m'est pas venu à l'esprit de réfléchir à ce que j'écrirais dans ma critique, comme cela m'arrive souvent. J'étais si absorbée par ma lecture! Les personnages avec leurs tempéraments si différents mettent «du piquant» à l'histoire. Ils agrémentent, complètement le roman. Car, à mon avis, ce qui est important dans un livre, c'est une bonne histoire, placée dans un contexte approprié, une intrigue plus ou moins grande et des personnages drôles, originaux. Et c'est ce

qu'il y a dans ce roman. Enfin, je crois qu'*Un rendez-vous troublant* est une enquête qui ne finit pas du tout comme on l'aurait imaginé, comme d'ailleurs toutes les bonnes intrigues de Christine Brouillet.

Élodie Adam-Vézina, 11 ans

### DEUX TANGOS POUR TOUTE UNE VIE

**Marie Laberge**  
**Boréal, 1993, 180 p.; 15,95 \$**

Le tango, danse de la passion et de la sensualité exprimées sans inhibition, est à l'image de ses origines latines... mais non de la culture judéo-chrétienne du Québec.

Suzanne Langlais, trente-trois ans, infirmière, mariée depuis six ans, fait partie d'une génération de femmes qu'on dit d'emblée «libérées». Mais, éduquée (dressée) à rester *raisonnable*, elle refoule ses désirs; elle s'empêche de vivre pour ne pas trop souffrir, comme l'exigent les mœurs québécoises. Suzanne se voit contrainte de prendre un congé avant qu'elle... «étrangle [...] trois patientes par jour». La pièce se déroule au cours de cette période de repos qui lui permettra de rencontrer Gilles. Son aventure lui donnera de vivre ces *Deux tangos pour toute une vie*, qui éveillent ses sens engourdis, lui démontrant que sa déprime n'est que le *fruit ratainé* d'une vie de renoncements discrets. Entre «La vie c'est toujours rose, ma p'tite fille» de sa mère et «j'ai besoin de toi, moi, Sue» de son mari, que décidera-t-elle: d'entrer dans la danse une fois pour toutes? Le titre en dit long sur son choix final.

Originellement créé en 1984, ce drame du quotidien met en scène des personnages ordinaires qui utilisent une langue bien établie dans la dramaturgie québécoise depuis Michel Tremblay. Marie Laberge fait l'économie des fioritures formelles, contrairement à *Pierre ou la consolation* — qu'elle présentait plus récemment — où elle s'était employée à *inventer* un langage poétique unissant le français du XII<sup>e</sup> siècle à celui de nos jours. Dans *Deux tangos* — pièce qu'on pourrait qualifier de *bertrandienne* (pour Janette Bertrand) — la dramaturge parvient à un haut degré de réalisme... poignant!

André Marceau

## Des lectures de qualité

### La guerre des Appalois

**André Vandal**  
160 pages • 7,95\$

Ce roman d'aventure raconte la lutte menée par cinq jeunes adolescents afin de préserver intact un sommet des Appalaches qu'un constructeur sans scrupules veut développer.



### Le Voyage de la sylvanelle

**Joël Champetier**  
160 pages • 7,95\$

La suite très attendue des romans *La requête de Barrad* et *La prisonnière de Barrad* du même auteur, qui nous avait fait découvrir un merveilleux monde imaginaire où un ogre en colère tentait d'imposer sa volonté. Cette fois, ce sont les sylvaneaux et les sylvanelles que l'auteur nous invite à découvrir.



### La Planète du mensonge

**Francine Pelletier**  
160 pages • 7,95\$

Une équipe d'exploration débarque sur la planète Cristòbal-Còlon. Parmi les savants se cache un incendiaire qu'Ariald Henke, dans une cinquième aventure, sera chargée de découvrir.



### Chat de gouttière

**Jean-Michel Lienhardt**  
144 pages • 7,95\$

L'auteur de *La mémoire des hommes* nous revient avec ce second roman racontant les drames petits et grands dans l'existence d'un adolescent en révolte qui ira jusqu'à la fugue.



### Liberté... surveillée

**Cécile Gagnon, Roger Poupard et Robert Soulières**  
144 pages • 6,95\$

Qui a dit que l'écriture est un travail de solitaire? Ensemble, trois auteurs pour la jeunesse ont écrit, à tour de rôle, un chapitre de ce roman sur le thème de la liberté, celle des humains et des animaux sauvages. Car rien n'est simple, pas même la liberté...



**ep ÉDITIONS PAULINES**

**EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE**